

# REVUE DE PRESSE

## RETOUR À BERRATHAM

ANGELIN PRELJOČAJ

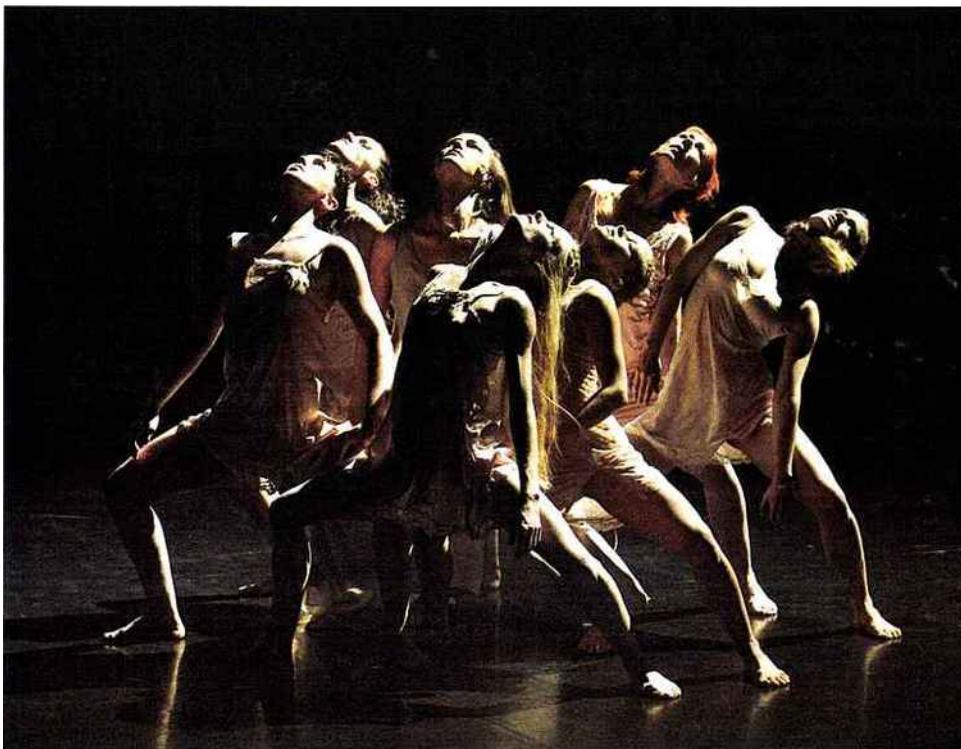
CRÉATION 2015



© Jean-Claude Carbonne

### **PAVILLON NOIR**

**BALLET PRELJOČAJ - PAVILLON NOIR** - Centre Chorégraphique National - 530 Avenue Mozart - CS 30824 -13627 Aix-en-Provence Cedex 01 - France - Tél. +33 (0)4 42 93 48 00 - Fax +33 (0)4 42 93 48 01  
ballet@preljocaj.org - www.preljocaj.org - Billetterie 0611 020 111 - Centre Chorégraphique National de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, de la Communauté du Pays d'Aix, de la Ville d'Aix-en-Provence et du Département des  
Bouches-du-Rhône - INSEE 33 307 JRG 00003 - Code APE 9001Z - Licences d'entrepreneurs de spectacles 1-146801 / 2-112311 / 3-112312 - Association loi 1901



## RETOUR À BERRATHAM

DANSE/THÉÂTRE

ANGELIN PRELJOCAJ

**Sur un livret de Laurent Mauvignier, le chorégraphe aixois imagine une tragédie orientale en résonance avec l'actualité la plus brûlante.**

**TTT**

En juillet dernier, il a peuplé la Cour d'honneur du palais des Papes de mots, de corps et d'images. Pour son retour au Festival d'Avignon après quatorze ans d'absence, le chorégraphe Angelin Preljocaj a signé un spectacle fort. Une négociation bien tenue entre danse et théâtre. Quoi qu'en ait dit une tribu de râleurs le soir de la première, deux mois après et juste avant sa reprise en tournée, reste le souvenir toujours vif d'une œuvre prégnante.

Le livret de ce *Retour à Berratham* — «tragédie épique» commandée à l'écrivain Laurent Mauvignier, déjà à l'origine de *Ce que j'appelle oublié* en 2012 —, décrit les ravages de la guerre civile malgré la paix revenue... A quelques longueurs syntaxiques près, Mauvignier remplit le contrat : sa phrase écrite à la troisième personne s'enroule

et emprisonne les personnages dans la fatalité. Le Jeune Homme, interprété par le même danseur, Aurélien Charrier, revient dans la ville qu'il a fuie au début de la guerre, et tente de retrouver Katja, qu'il a aimée (la fine et douée Emilie Lalande). Cette quête le mène de petites frappes tout à leur trafic à un couple gêné qui occupe désormais son ancien appartement familial.

Le décor du plasticien Adel Abdessemed est sobre : de hautes frontières métalliques et une grande étoile en néon, tel le symbole déchu de n'importe quel oripeau national. Un chœur de récitants l'habite aisément : deux hommes (Laurent Cazanave, déjà magnifique dans *Ce que j'appelle oublié*, et Niels Schneider, vu chez le cinéaste Xavier Dolan, moins convaincant) et une femme, Emma Gustafsson, ancienne interprète du Ballet Preljocaj, dont le

Face aux récitants, les danseurs forment un chœur menaçant.

débit lancinant fascine. Souvent perchés sur les barrières, ils sont d'impitoyables oracles. Les danseurs en contrebass font eux aussi des chœurs tranchants, figurant la foule décimée ou menaçante. On retiendra surtout de cette sombre traversée trois scènes intenses où la danse explose. Le rituel chorégraphique effrayant du mariage forcé de Katja inspiré de traditions balkaniques ancestrales ; le chœur des femmes sacrifiées forçant la compassion comme dans les tragédies ; et surtout le magnifique duo final entre Katja et le Jeune Homme, traduisant avec assez d'éclat les brûlures de la guerre civile. A l'heure où l'Orient est une terre ensanglantée, ces impressions de luttes fratricides ancrent bel et bien l'art de la danse dans notre fragile et incertain présent. — **Emmanuelle Bouchez** | 1h30 | Du 17 au 19 sept. à Aix-en-Provence (13), tél. : 04 42 91 69 70. Le 23 à Arcachon (33), tél. : 05 57 52 97 75. Du 29 sept. au 23 oct. au Théâtre national de Chaillot, Paris 16<sup>e</sup>, tél. : 01 53 65 30 00. Les 29 et 30 oct. à Luxembourg...

## A Avignon, les mystères Preljocaj

► La danse très politique du chorégraphe d'origine albanaise



« Retour à Berratham »,  
d'Angelin Preljocaj,  
le 16 juillet.

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

**L**e spectacle *Retour à Berratham*, dans la Cour d'honneur du Palais des papes, offre, sur un scénario tragique écrit par Laurent Mauvignier, une danse rugueuse, aux accents d'effroi. « Cette pièce ne ressemble pas à du théâtre comme il faut s'y attendre, de la même manière qu'elle ne joue pas tout à fait sur les codes du jeu d'acteur. Un chorégraphe comme Preljocaj n'inves-

tit pas les mots, les sens, comme un metteur en scène – et tant mieux », explique notre critique Rosita Boisseau.

Dans le Festival « off », Emmanuel Noblet parvient, merveilleusement, à faire battre le cœur des spectateurs à partir du roman de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*.

## FESTIVAL D'AVIGNON

# Preljocaj dans le noir de la guerre

Le spectacle « Retour à Berratham », dans la Cour d'honneur du Palais des papes, offre, sur un scénario tragique écrit par Laurent Mauvignier, une danse rugueuse, aux accents d'effroi

### DANSE

AVIGNON - envoyée spéciale

**A**ngelin Preljocaj mise sur *Retour à Berratham*, son nouveau spectacle créé dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Pour défier la démesure de ce lieu historique du théâtre, il veut les choses en grand. Il a commandé un texte à l'écrivain Laurent Mauvignier, et endosse le double rôle de chorégraphe et de metteur en scène. Il s'y était déjà risqué mais en petit comité. Cette fois, il joue plus gros : onze danseurs et trois acteurs sur le plateau. Il a bien fait.

Vendredi 17 juillet, l'accueil est très mitigé. La Cour est une redoutable épreuve. Pour-

tant, le travail acéré de Preljocaj s'impose. Dilatation de l'action sur l'immense plateau, vigueur tranchante de certaines scènes, capacité à rivaliser avec lui-même pour encore bousculer son écriture, *Retour à Berratham*, dans le décor souple et rude du plasticien Adel Abdessemed, en jette et atteint sa cible : trouver des moyens insolites de raconter par les mots et les mouvements une histoire sans émarger à une danse-théâtre reconnaissable. Quitte à faire de la scène la chambre d'écho d'une polyphonie vocale.

Le scénario imaginé par Mauvignier, après de longues conversations avec Preljocaj, est tragique, noir, dépressif. Il hybride la violence sociale, familiale, politique, dans un chassé-croisé de situations communes à tous conflits. Un jeune homme revient chez lui après la guerre. Avec son frère, il a su profiter d'un moment propice pour s'échapper de

son pays. Son retour attise la haine de ceux qui sont restés piégés. Il part sur la piste de ses parents, de sa sœur, d'une femme. L'appartement est occupé, les ruines ont remplacé les immeubles. Viol, meurtre, disparition, la liquidation de l'humain est en cours, l'après-guerre est un cimetière.

Le réalisme cru de *Retour à Berratham* et son agressivité dans la brutalité s'expriment en contrepartie dans une narration complexe qui navigue entre description des actions et situations dialoguées en direct, événements passés et illustrations au présent. L'histoire est une chronique des morts zigzaguant dans le temps. Tenu par les trois acteurs-récitants qui endossent à tour de rôle tous les personnages, le récit est relayé par les danseurs qui jouent quelques scènes. Et tout finit par faire corps.

#### UNE TEXTURE SPECTACULAIRE, COMPOSITE

Cette pièce ne ressemble pas à du théâtre comme il faut s'y attendre, de la même manière qu'elle ne joue pas tout à fait sur les codes du jeu d'acteur classique. Un chorégraphe comme Preljocaj n'investit pas les mots, le sens, comme un metteur en scène – et tant mieux. Mais c'est ce que certains spectateurs, si l'on en croit des commentaires agacés ou narquois entendus ici et là à l'issue du spectacle, n'ont pas eu l'air de supporter.

Avoir lu le texte. Vouloir l'oublier. Ne plus s'en souvenir (ou presque) dès que les premières phrases explosent. La diffraction entre les voix fait immédiatement perdre la trace linéaire de l'écrit pour renvoyer une texture spectaculaire et composite. Le ton volontairement un peu emphatique, adressé au public – il faut s'y habituer – renvoie l'histoire à un témoignage à partager. Dommage que Preljocaj en fige trop le flux dans un même tempo pendant tout le spectacle, engluant le suspense dans un ping-pong prévisible.

La danse, en revanche, embraye avec force, élargissant des brèches de sens en se gardant d'illustrer. De nombreuses scènes sont frappantes. Le mariage de l'héroïne, par exemple, file le frisson. Il rappelle celui de *Noces*, chorégraphié en 1989 par Preljocaj, qui s'était inspiré des rituels vécus comme des rapt de la tradition albanaise transmise dans sa famille. La robe noire de la mariée se déroule comme une coquille pour se transformer en

une série de vestes ; sa nudité, une mise à mort, la fait sortir de ses gonds dans des sauts dignes d'un *Sacre du printemps*, par ailleurs déjà traité par Preljocaj en 2001, mais qui trouve ici encore de nouveaux accents d'effroi.

Au-delà de l'invention gestuelle, les séquences chorégraphiques modulent des informations données par le texte, en les anticipant, les prolongeant, fouillant les zones de l'inconscient. Et c'est en cela que cet exercice périlleux est un bon moteur pour Preljocaj. Sa danse dérape dans des actions moins écrites, plus rugueuses et désordonnées, qui propulse le geste limpide et articulé mais souvent cadencé. Elle se jette au sol, se bagarre, tient en équilibre la tête en bas, sur une bande-son percussive, crépitante, mais aussi des mélodies chantées par des voix féminines.

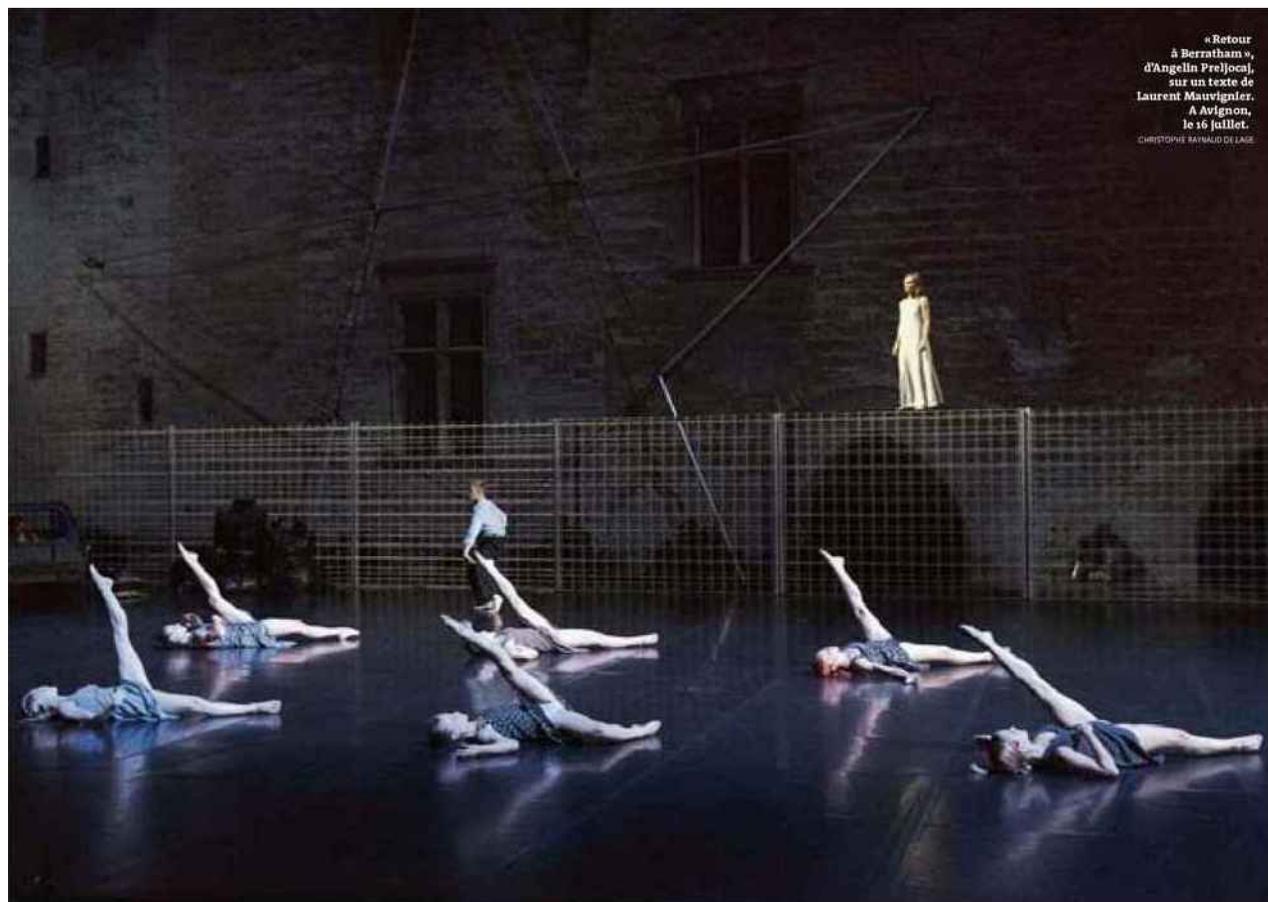
La question du réel soulevée par le scénario et le décor se résout en partie par ces accrochages de corps happés par la seule horloge de leurs pulsions. La scénographie à la fois massive et fluide du plasticien Adel Abdessemed, dont on retrouve ici certains motifs comme les carcasses de voitures calcinées, les sacs-poubelles noirs, l'étoile sertie sur les murs de la Cour d'honneur, soutient l'action, encadrée par une structure mobile en métal parfaite pour chambouler l'espace.

Avec *Retour à Berratham*, Angelin Preljocaj, qui fête cette année les 30 ans de sa compagnie-Centre chorégraphique national d'Aix-en-Provence, se poste sur une ligne sociale et politique présente chez lui en filigrane. *A nos héros* (1986) s'appuyait sur la statuaire tendance réaliste socialiste ; *Amer America* (1990) traçait l'exil ; *N* (2004) pointait la barbarie... Le premier spectacle réalisé à partir d'un texte de Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oubli* (2012), dénonçait la gratuité du meurtre d'un homme par des vigiles... Des marges sombres que Preljocaj, fils d'immigrés albanais, rappelle encore et toujours. ■

ROSITA BOISSEAU

*Retour à Berratham*, d'Angelin Preljocaj. Texte de Laurent Mauvignier (Editions de Minuit).  
Cour d'honneur, jusqu'au 25 juillet, 22 heures.

**TENU PAR LES TROIS  
ACTEURS RÉCITANTS  
QUI ENDOSSENT TOUS  
LES PERSONNAGES,  
LE RÉCIT EST RELAYÉ  
PAR LES DANSEURS**



« Retour  
à Berratham »,  
d'Angelin Preljocaj,  
sur un texte de  
Laurent Mauvignier.  
À Avignon,  
le 16 juillet.  
CHRISTOPHE BAYALOU/OLYMPIA

*On y est*

# Angelin Preljocaj revient en force à Avignon

Emmanuelle Bouchez | Publié le 19/07/2015. Mis à jour le 19/07/2015 à 16h16.



**Angelin Preljocaj présente dans le Cour d'honneur “Retour à Berratham”, sur un un jeune homme qui, après une guerre civile, retrouve un pays dévasté. Une “comédie-ballet” consciente, porteuse de moments intenses, qui a pourtant reçu un accueil mitigé.**

Il a peuplé toute la cour de mots, de danses et d'images fantasmées, la scène éclairée d'ombres et cernée de hautes grilles comme les zones plus noires laissées hors champ. En assumant le deuxième spectacle de la Cour d'honneur après *Le Roi Lear* d'Olivier Py, le chorégraphe Angelin Preljocaj n' a pas dérogé.

Quoiqu'en ait témoigné le cri d'une femme (« *c'est consternant !* »), le soir de la première, tranchant scandaleusement le silence et gênant de manière irrespectueuse la liberté de ses voisins alors que le spectacle n'était pas encore tout à fait fini, et que le public était en train de recevoir la dernière image avant de basculer vers le choix d'applaudir, ou pas. D'où le début d'une mini-mini « bataille d'Hernani » : quelques huées versus des applaudissements démonstratifs. Du spectacle, tout ça ! Comme l'aime parfois le chaudron d'Avignon...

---

### Vidéo

Replay : regardez "Le Roi Lear", d'Olivier Py, qui faisait l'ouverture d'Avignon

---

Il reste l'œuvre : pour son retour au festival après quatorze ans d'absence, le capitaine du Pavillon Noir d'Aix-en-Provence a signé un spectacle fort et original, une négociation bien tenue entre danse et théâtre, où, comme rarement, une veine ne gêne pas l'autre mais renforce le propos entier. Plutôt qu'un ballet narratif, comme l'illustre la tradition classique et dont Preljocaj se fait parfois friand (*Roméo et Juliette* en 1997, *Blanche-Neige* en 2009), il invente ici une comédie-ballet des temps contemporains où la danse prolonge le sens, provoque ou pousse plus loin encore l'émotion et la prise de conscience du spectateur. Car l'argument de ce *Retour à Berratham* commandé à l'écrivain Laurent Mauvignier, qui fut déjà son inspirateur pour *Ce que j'appelle oubli* en 2012, est terrible : la guerre entre deux peuples d'un même territoire, et surtout l'onde de choc qu'elle laisse derrière elle une fois le « calme » revenu... « *La Paix ne recouvre rien ; pour revenir, il lui faut un temps plus long qu'une vie d'homme* », dit le père ayant perdu femme et fille, n'ayant désormais que le souvenir de l'horreur comme bagage.

---

### Entretien

Angelin Preljocaj : "Je le répète souvent aux danseurs : 'Ne montrez pas, faites'"

---

Le décor sobre du plasticien Adel Abdessemed (de hautes frontières métalliques amovibles et une grande étoile en néon posée contre le mur du Palais, tel un symbole tombé de n'importe quel drapeau national) sert d'appui aux interprètes comme au beau travail de clair-obscur signé Cécile Giovansili-Vissière. Le drame s'y déroule lentement vers une issue pressentie d'emblée comme inexorable.

Car si Preljocaj a commandé à Mauvignier une « tragédie épique », terme contradictoire où se croise théâtre et narration, l'écrivain a bel et bien tenu la promesse. Sa phrase écrite à la troisième personne, s'enroule comme un ressort

tendu pour décocher sa flèche, à la fin. A quelques longueurs syntaxiques près, elle emprisonne les personnages dans la fatalité. « *Le jeune homme* », toujours interprété par le même danseur Aurélien Charrier, revient dans la ville qu'il a fuie à la fin de son adolescence et aux débuts de la guerre, et tente de retrouver Katja, celle qu'il a aimée, alias la fine et douée Emilie Lalande. Cette quête le mène des petites frappes qui font leur business au couple gêné qui occupe désormais son ancien appartement familial.

C'est le chœur qui raconte l'histoire : deux hommes (Laurent Cazanave, déjà magnifique récitant de *Ce que j'appelle oubli* ; et Niels Schneider, acteur chez le cinéaste Xavier Dolan, moins convaincant) et une seule femme, la très présente Emma Gustafsson, ancienne interprète du Ballet Preljocaj dont le débit lancinant et la grâce aérienne d'ombre pâle fascinent. Souvent perchés sur les barrières, ils sont d'impitoyables oracles quoiqu'il advienne sur scène. Les danseurs en contrebas font eux aussi des chœurs impeccables, figurant la foule à terre ou celle qui menace.

On retiendra surtout dans cette sombre traversée trois scènes intenses où la danse explose. L'évocation du mariage forcé de Katja, inspirée de traditions ancestrales d'ailleurs déjà évoquées par Preljocaj dans d'autres spectacles, est un rituel chorégraphique effrayant que relève avec une violence poignante Emilie Lalande. Le chœur des femmes sacrifiées où Emma Gustafson apparaît comme une grande prêtresse force la compassion, comme dans les tragédies. Et le magnifique duo final entre Katja et le jeune-homme, qui raconte en même temps deux histoires opposées dont les forces contradictoires s'entrechoquent, traduit avec assez d'éclat les terres brûlées de la guerre civile.

A l'heure où les chars pointent leurs canons aux frontières Est de l'Europe, et où l'Orient est le terrain de luttes sanglantes écrasant les populations civiles, ces images-symboles de toutes les guerres fratricides ressurgissant ainsi dans la Cour d'honneur ancrent cette 69<sup>e</sup> édition du festival dans notre fragile et incertain présent. Quoiqu'en disent les râleurs.

Retour à Berratham, par Angelin Preljocaj, jusqu'au 25 juillet à 22h, durée : 1h45, Cour d'honneur du Palais des Papes. Reprise du 17 au 19 septembre au Grand Théâtre de Provence ; le 23 au Festival Cadences, à Arcachon ; du 29 septembre au 23 octobre au Théâtre National de Chaillot, à Paris ; les 29 et 30 oct. Au Grand Théâtre du Luxembourg ; les 9 et 10 mars 2016 à La Comédie de Clermont-Ferrand ; les 18 et 19 au Théâtre de Saint-Quentin en Yvelines ; les 11 et 12 avril au Théâtre André Malraux de Rueil Malmaison ; du 26 au 29 à La Criée, à Marseille.

## « Retour à Berratham » d'Angelin Preljocaj

Angelin Preljocaj a bien dû resserrer quelques boulons entre la Première et la deuxième représentation du 18 juillet où nous étions... car, contrairement à certains de nos confrères et consœurs, nous avons vu dans La Cour d'Honneur du Palais des Papes, une pièce très réussie où danseurs et acteurs sont particulièrement justes dans leur jeu et leurs intentions.

*Galerie photo : Laurent Philippe*



*Retour à Berratham* a pour toile de fond la guerre, ou plutôt l'après-guerre. L'histoire, écrite par Laurent Mauvignier sur une commande d'Angelin Preljocaj, est simple. Un Jeune-Homme (formidable Aurélien Charrier) qui a réussi à s'enfuir avant les événements avec son frère revient à Berratham pour chercher la femme qu'il aime Katja (sublime Émilie Lalande). Autour de lui, il ne rencontre que tristesse et désolation. La ville est un champ de ruine où rôdent des rescapés, silhouettes louches, nerfs à vif, plus rien à perdre. Seul le cimetière s'est terriblement étendu. Les immeubles éventrés sont occupés par d'autres. On ne reconnaît ni les lieux, ni les visages d'autrefois. Exactions, exécutions sommaires, viols, rapines, disparitions... on sait à peine ce qui vient pendant ou après dans ces corps déboussolés, en déshérence. L'humain est partout

bafoué, ravalé, liquidé. Les survivants sont devenus soit des bourreaux, soit les tenants d'un nouveau régime qui n'annonce rien de bon.

*Galerie photo : Laurent Philippe*



Si le texte de Laurent Mauvignier a pour toile de fond la guerre en ex-yougoslavie (les origines albanaises d'Angelin Preljocaj ne comptant pas pour peu dans ce choix), ça pourrait être n'importe où. Cette guerre n'appartient pas plus au passé qu'au présent où au futur. On en frémit. À ce titre, il existe une parenté avec *Monument O hanté par la guerre (1913-2013)* d'Eszter Salamon, présenté lors de ce même festival. Ce dont il est question c'est la violence extrême, à tous les niveaux de l'humain. Le drame absolu. C'est ici que la pièce rejoint la tragédie.



Les acteurs (Laurent Cazanave et Niels Schneider) portent le texte sans endosser un rôle précis, mise à part la mère de Katja (Emma Gustafsson, ancienne danseuse du ballet par ailleurs), Laurent Mauvignier n'ayant pas écrit son récit sous une forme théâtrale. Le texte devient donc matière sonore qui déroule une histoire dont le temps se téléscope. Ils la disent plutôt simplement. Flash-back, dialogues au présent, zoom sur un événement constituent une trame complexe qui fait avancer l'action - à savoir la danse, qui ajoute et plus rarement commente ce qui finalement tient lieu de livret. Elle joue l'inconscient, le non-dit, met au jour des zones d'ombres que la parole ne saurait fouiller.



La configuration est donc plus proche de l'opéra que du théâtre - « comme il est à espérer et à prévoir » dirait-on en paraphrasant Jan Fabre. Est-ce cela qui a tant gêné certains spectateurs dans le Temple du théâtre qu'est la Cour d'Honneur ? C'est hélas fort possible.

*Galerie photo : Laurent Philippe*



La danse, justement, est somptueuse. Les onze interprètes sont tous remarquables. La gestuelle d'Angelin Preljocaj se déploie dans toute sa force et sa maturité. On retrouve ça et là, quelques retours sur les trente ans de carrière que le chorégraphe fête cette année. Le mariage de Katja a des parentés avec *Noces* (1989) puis avec *Le Sacre*. La façon dont les hommes s'affrontent a des accents de *Paysage après la bataille* (1997), certains mouvements de groupe rappellent *Roméo et Juliette* (1990), *N* (2004), ou même *À nos héros* (1986), comme si cette œuvre, soudain les résumait toutes. Comme si elle ancrerait définitivement une écriture chorégraphique dans une histoire personnelle écrite à même les corps. Les mouvements sont intenses, sauvages parfois, avec des éclats sombres. Il y a une urgence, une déraison qui parcourt l'ensemble de la chorégraphie. On ne distingue plus tant la finesse du vocabulaire (qui pourtant est bien là) qui sait si bien travailler les lignes des jambes, les courbes des bras, la complexité des portés. Tout est mis au service de cette fresque de la barbarie ordinaire, soulignée par des trouvailles scénographiques comme cette robe de mariée noire qui se révèle être une ribambelle de vestes d'hommes, ou la scène d'amour où les deux protagonistes s'empoignent comme jamais.



La scénographie simple mais percutante du plasticien Adel Abdessemed qui sait camper l'horreur avec des sacs poubelles, des grilles et des voitures brûlées (plus une étoile qui fait signe vers l'Est), les éclairages tout en ombres fines de Cécile Giovansili-Vissière, et les costumes de Sophie Gelhert contribuent à faire de *Retour à Berratham* un spectacle poignant, dont les prolongements dans le réel ne peuvent que nous donner le frisson.

**Agnès Izrine**

Du 17 au 25 juillet 2015, Cour d'Honneur du Palais des Papes, Festival d'Avignon.

## Les mots et les morts

+ 17 juillet 2015, 17 septembre 2015, 26 avril 2016 +



**Angelin Preljocaj** qui n'avait pas été programmé à Avignon depuis trop longtemps, a voulu dans la Cour d'Honneur faire théâtre. La première, comme celle du *Roi Lear*, s'est conclue par quelques huées et des bravos, scène d'une absurde querelle des Anciens et des Modernes, où les artistes d'avant Baudriller-Archambault passent, quoi qu'ils fassent, pour des ringards. Surtout s'ils font du théâtre.

La défiance de la déclamation est à l'œuvre, et le chorégraphe n'en a cure. Pour parler de retour au pays natal il puise aux sources, antiques, méditerranéennes, personnelles. Dans ses pièces anciennes aussi, et ses interprètes : **Emma Gustafsson**, devenue comédienne, **Barbara Sarreau**, restée danseuse, témoin en son corps du travail du temps, et de son pouvoir émotionnel.

Car *Retour à Berratham* est une des pièces les plus personnelles de Preljocaj : lorsqu'on lui demanda, il y a plus de trente ans, pourquoi il avait choisi d'écrire de la danse, il répondit, très instinctivement : pour que Lisa lise. Lisa, sa mère albanaise, semblait là ce soir, dans la Cour, au centre, déclamant et dansant. Comme des souvenirs les images des œuvres antérieures défilent, celle d'une élue nue qui frappe sa poitrine et fait valdinguer ses bras furieux sous le regard de voyeurs en demi-cercle, citation de la lapidation finale de son *Sacre* ; le mariage, en jupes traditionnelles, rappelle évidemment les *Noces furieuses* de Stravinsky, et son rapt des épouses ; Barbara Sarreau en cuir SM cite *Liqueurs de chair*, et les duos de viol conjugal où les

hommes se servent sur le corps d'épouses sans désir, sont présents dans son œuvre depuis trente ans, de *Noces aux Nuits* récentes. Mais dans *Retour à Berratham* le texte tient lieu de musique, et les corps cherchent leurs élans dans le rythme des mots, et leur sens. Entreprise qui n'est pas nouvelle non plus chez le chorégraphe, depuis *L'Anoure* où Quignard explorait la métamorphose amoureuse, au *Funambule* où Genêt disait la sublimation de l'équilibre, à Mauvignier enfin et sa violence faite au corps, son meurtre, déjà exploré dans *Ce que j'appelle oublié*.

La référence à une mythique Troie en proie à des voyous prédateurs d'après-guerre, parcourt le texte du romancier, à l'écriture plus poétique que dramatique, lyrique comme un chant désespéré, noire comme le constat que la nuit est longue et profonde, et que la guerre tue, longtemps encore après sa fin. Le texte est long, épais, abondant, enfonçant le clou jusqu'au bout de la douleur. Car le retour au pays natal de l'exilé qui, chanceux, a échappé à la guerre, est un leurre : dans nos tragédies quotidiennes aussi, comme pour Oreste, ce qui est accompli ne peut être défait. Preljocaj pourtant laisse les mots dire l'horreur, et on ne verra pas l'enfant qu'on jette de bras en bras, la femme que l'on massacre, le sang, les coups. Les corps meurtris et les corps meurtriers sont juste des hommes qui s'effondrent, des mains qui pressent un front, un éclair, le renoncement est une mise à nu, et le deuil des cheveux qu'on enroule. Comme sur les vases antiques des bras forment des angles énigmatiques, parce qu'au fond l'essence de la guerre, sa violence, reste imprononçable, et que seule la brisure des corps peut la figurer. Sous une étoile effondrée, sur le toit d'une carcasse de voiture calcinée, dans une cage de grillage, un sol jonché d'ordures, les corps se souviennent qu'ils se sont aimés. Le décor d'**Adel Abdessamed** est celui de nos massacres, ceux qui continuent de se perpétrer depuis la Yougoslavie évoquée, jusqu'en Syrie et ses frontières. Et si *Retour à Berratham* est noir, combien le sont aussi les vies qui se détruisent sur nos rives...

AGNES FRESCHEL

La chorégraphie d'Angelin Preljocaj, *Retour à Berratham* a été créée le 17 juillet dans la cour d'Honneur du Palais. Elle s'y joue jusqu'au 25 juillet (22h), relâche le 21 juillet.

Elle sera reprise au Grand Théâtre de Provence (Aix) du 17 au 19 sept à la Criée (Marseille), au TN de Chaillot du 29 sept au 23 oct, au GT de Luxembourg les 29 et 30 oct... et à la Criée (Marseille) du 26 au 29 avril 2016.

© Agnès Mellon

**THÉÂTRE** Deux nouvelles créations au festival d'Avignon jusqu'au 25 juillet

## Preljocaj : éclats noirs

Dans la cour d'honneur, le chorégraphe met en scène la violence sourde et poignante de "Retour à Berratham" de Laurent Mauvignier.



Une image saisissante : la mariée cruellement mise à nue sous l'armature d'une crinoline.

Photo AFP

On n'attendait pas le populaire et consensuel Angelin Preljocaj dans un registre aussi sombre et minimal. Surtout dans la cour d'honneur du Palais des papes où *Retour à Berratham* a suscité des réactions tranchées dans le public et la critique. Nous nous rangeons du côté des saluts en considérant ce spectacle comme un des plus intenses du chorégraphe aixois.

Il est construit sur un texte commandé à l'écrivain Laurent Mauvignier. Le récit du retour d'un jeune homme dans une ville dévastée par la guerre, sous la coupe de clans sans foi ni loi. Il cherche une maison vide, une tombe de femme dans le cimetière. Sa quête dérangeante remue la chape de plomb qui écrase les rescapés. Elle convoque un passé proche déjà enfoui, un drame familial dans une atmosphère de vendetta, un amour fulgurant et sans lende-

main avec Katja, héroïne rebelle au destin tragique. Des scènes refoulées se reconstituent, des fantômes apparaissent, victimes et bourreaux étroitement liés. Cette terre brûlée a des réminiscences de Balkans, ce qui n'a rien d'étonnant pour un artiste d'origine albanaise.

### Crinoline noire

La force sombre et prenante du texte commande le spectacle, porté par trois narrateurs, trois comédiens aux intonations de tragédiens qui captivent comme des conteurs. Cette noirceur imprègne une chorégraphie se développant par éclats et non en continu, avec onze danseurs théâtralisés. La sourde violence des mots se diffuse aux gestes. Ils sont souvent tranchants, oscillant entre une lenteur étouffante et des éruptions de tension extrême, sur des mélodies vaguement orientales ou des pulsations techno.

Preljocaj déroule la dramaturgie de Mauvignier tout en créant de subtils décalages. Ainsi le mariage arrangé de Katja qui s'inspire du folklore slave devient une noce funèbre: serrée dans une crinoline noire que les dames d'honneur dévident, la mariée se retrouve cruellement mise à nue sous l'armature de bois.

C'est une des images saisissantes de cette pièce qui prend aux tripes. Sous des lumières blafardes, l'inquiétant décor de friche urbaine que le plasticien Adel Abdessemed puise dans son univers personnel (épaves de voiture, sacs poubelle, grillages, néons) est en osmose avec le texte et la danse. *Retour à Berratham* opère une fusion magnifique.

**JEAN-MARIE GAVALDA**  
jmgavalda@midilibre.com

► **Cour d'honneur jusqu'au 25 juillet (22h).**  
festival-avignon.com



Une esthétique kitsch et low cost. Photo BENJAMIN BOAR

## Drôle de quête d'identité

Donner à réfléchir sur la construction de l'identité avec une mise en scène de sitcom: *Cuando vuelva a casa voy a ser otro* (Quand je rentrerai à la maison je serai un autre) est une allègre comédie métaphysique venue d'Argentine, signée Mario Pensotti.

Jouée à toute allure sur des tapis roulants, elle télescope des trentenaires un peu largués, désabusés, encore imprégnés des glorieux idéaux de leurs parents qui s'opposèrent à la dictature militaire. Les mythes familiaux façonnent la personnalité de chacun. On peut s'en satisfaire mais on peut aussi rêver d'être quelqu'un d'autre...

Artiste en panne d'inspiration piraté par un imposteur, politique malchanceux, révolutionnaire à la retraite, chanteuse de cabaret en perte de vitesse se croisent dans cette course-poursuite à l'esthétique kitsch et low cost, imbriquant plusieurs intrigues avant de les dénouer habilement. L'histoire commence par l'exhumation d'un sac d'objets compromettants au temps de la dictature, « une capsule de temps » déclenchant cette étonnante et amusante recherche chorale d'identités.

**J.-M.G.**

► **A La FabriKa (18h) jusqu'au 25 juillet.**

# Preljocaj fait honneur à la Cour

**ON A VU** Le poids des mots, le choc de la danse dans "Retour à Berratham" à Avignon



"Retour à Berratham" est un ballet littéraire, qui porte le texte de Laurent Mauvignier. Une pièce d'une folle énergie, sur la barbarie, à voir au Palais des papes. / PHOTO VALÉRIE SUAU

C'est une œuvre de la maturité, mais toujours placée dans une optique de recherche et de tentative. Celle d'un chorégraphe, Angelin Preljocaj, qui exprime comme nul autre la violence et le désir charnel. Par son ampleur, quatorze comédiens et danseurs sur le plateau, *Retour à Berratham* a le souffle épique de *Suivront mille ans de calme* (2010). Mais il s'agit cette fois de marier texte et danse, puisque le ballet porte les mots de Laurent Mauvignier. L'entreprise est souvent périlleuse. Pari tenu, même si on a éprouvé quelques longueurs dans la dernière partie. Pour parodier une formule journalistique, les mots ont du poids et du tranchant, ceux de Mauvignier n'en

manquent pas ; la danse nous touche à l'instinct. Le ballet flirte élégamment sur cet équilibre entre raison et affect. L'argument est le suivant : un jeune homme, qui prend souvent les traits de Baptiste Coissieu sur le plateau, revient à Berratham, qu'il a quitté avant que la guerre n'éclate. Son obsession, retrouver Katja, son amour (superbe Émilie Lalande). Mais il ne reconnaît plus ni les lieux de son enfance, dévastés, ni les gens livrés à eux-mêmes. Le dispositif scénique, signé Adel Abdessemed, évoque celui d'une tragédie grecque. Les trois narrateurs, Emma Gustafsson, Laurent Cazanave et le solaire Niels Schneider, sont postés en hauteur sur des grillages : tels les Dieux de l'Olympe, ils domi-

nant la situation qu'ils racontent, observent les vivants qui se débattent sur le plateau. Le chœur de la tragédie antique est remplacé par un collectif de danseuses dans le premier tableau, tandis que les hommes "jouent" la scène.

## Mise à mort et mise à nu

Preljocaj est parvenu à faire circuler la parole dans le collectif. À créer un rapport juste entre acteurs et danseurs, en recrutant d'anciennes danseuses du Ballet, qui ont ensuite mené des expériences théâtrales, Emma Gustafsson (belle présence mais un peu monotone) et Barbara Sarreau, poignante dans le personnage de la "vieille" ou de la prostituée du bar. Les tableaux se suc-

cèdent comme dans un ballet, mais sur le texte contemporain, âpre et dur de Laurent Mauvignier : l'arrivée du jeune homme dans un terrain vague, le mariage de Katja (la pièce est faite d'allers-retours entre passé et présent), le bar, ses puttes et dealers, le combat entre le Jeune Homme et le Père de Katja.

Que retient-on de cette vaste fresque ? Des phrases cinglantes et des moments de danse éblouissants. Émilie Lalande livre un solo nue, d'une violence et d'une beauté inouïes, rappel du sacrifice du *Sacre du printemps*. La mise à nu humilie et apporte encore plus de force à l'interprète, qui donne tout, sort de la représentation - un cas d'école de nudité sur le plateau.

Ce solo est suivi par une ronde sauvage de l'ensemble du ballet, moment d'apogée d'une énergie folle. La scène d'amour sur le toit d'une voiture brûlée est aussi un bel exemple, sans vulgarité, du langage de Preljocaj.

Mauvignier semble avoir écrit sur mesure pour son complice, pour qui sait lire entre les lignes. On y retrouve les thèmes de prédilection du danseur : les noces barbares, les Balkans dont il est originaire. Ainsi *Berratham*, mot imaginaire, vient de Berram, le village du Monténégro où vivait le grand-père de Preljocaj.

Marie-Eve BARBIER

Jusqu'au 25 juillet à 22h, dans la Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, 04 90 14 14 14

**Cour d'Honneur.** « Retour à Berratham », comme un récit antique dans une ex-Yougoslavie défigurée.

## Visions fascinantes de fin de monde

■ Un parti pris de cœur antique dont les voix ne sont pas remarquables dans le ton et l'intensité, mais ces voix créent cependant un climat lourd, pesant, s'intégrant dans ce décor sordide déroulant le texte de Laurent Mauvignier en litanie. Des personnages, mêlant danseurs et comédiens, évoluent dans un no man's land encombré de carcasses de voitures éventrées, de sacs poubelles et de grilles, un lieu bourré de fantômes et de violence, le lieu d'un monde éventré, d'un monde délabré, où l'on ne voit aucune issue, où l'on n'a aucun espoir, tout semble se détruire. Une étoile s'éclaire sur un mur, seul point vraiment lumineux.

### Peu de lumières, la pénombre

Un jeune homme revient dans cette ville qu'il avait quittée avant la guerre pour essayer de retrouver son amour de jeunesse Katja. Spectacle nourri de violence, où les sons se choquent et s'entrechoquent. Créant un univers musical d'une dureté peu commune. Récit à trois niveaux, une forme textuelle dite par les récitants, une forme chorégraphique dansée et une forme musicale où se mêlent surtout des sons et des musiques électroniques. Ces trois niveaux se télescopent pour donner une œuvre violente, dure, sur le fil d'une lame de rasoir. Où la vie et la mort cohabitent étroitement, où une issue favorable semble

impossible.

C'est très beau plastiquement, artistiquement, les danseurs sont divins et s'intègrent bien dans le décor d'Adel Abdessemed. Bien sur certains soirs une bronca s'est soulevée dit on, mais n'est ce pas la figure de style habituelle de la cour. Tout le monde s'y fait huer, applaudir, et porter aux cimes du palais par d'autres. Qu'importe, laissons les gens discourtois faire leur office et profitons de la création qui est proposée. Il y a de l'intelligence au moins dans les propos de Preljocaj. Une vision claire d'un univers meurtri, d'une après guerre sans espoirs, d'une fin de monde.

JEAN MICHEL GAUTIER



Un univers esthétiquement réussi mais d'une dureté formelle. PHOTO DR

SPÉCIAL AVIGNON

L'INVITÉ

*A 12 ans, fasciné par Noureev, il arrête le judo. Depuis, la danse est pour lui un art de combat. Le chorégraphe, qui célèbre les 30 ans de sa compagnie, est de retour à Avignon.*

# Angelin Preljocaj

Propos recueillis par **Emmanuelle Bouchez** Photo **Olivier Metzger** pour Télérama

— Angelin Preljocaj a voulu un « pavillon » pour la danse, clin d'œil à ceux destinés, au XVIII<sup>e</sup> siècle, aux plaisirs et aux fêtes... mais a peint le sien de noir. Cette année, le directeur du Centre chorégraphique national de Provence-Alpes-Côte d'Azur y célèbre les 30 ans de sa compagnie, créée en 1985 dans la grande banlieue parisienne. On y verra des reprises de spectacles phares, comme sa version « guérilla » de *Roméo et Juliette*, dans les fameux décors d'Enki Bilal, ou ses pièces américaines écrites pour le New York City Ballet. Mais le plus beau cadeau reste cette invitation au Festival d'Avignon lancée par Olivier Py. Preljocaj y revient après quatorze ans d'absence, pour créer, dans la Cour d'honneur du palais des Papes, *Retour à Berratham*, sur un livret de l'écrivain Laurent Mauvignier, dans un décor du plasticien Adel Abdessamed. A 58 ans, le plus jeune chorégraphe de la danse française des années 1980, le plus prisé à l'étranger et le plus riche dans l'éventail de talents, raconte sa vie de création. Regard aussi doux que la voix et corps de danseur toujours gracieux.

**Pourquoi avez-vous commencé à danser ?** Une histoire simple. Quand j'avais 12 ans, une jeune fille de ma classe m'a prêté un livre, *Le Monde merveilleux de la danse*, où il y avait une photo de Rudolf Noureev avec une légende fascinante : « *Noureev transfiguré par la danse.* » Ces deux éléments associés m'ont stupéfié et j'ai suivi ma camarade à son cours, vêtu de mon kimono de judo et d'un tee-shirt ! La figure du danseur russe fuyant le régime soviétique alors que mes parents étaient eux-même réfugiés albanais avait dû m'impressionner aussi.

**Une identification possible ?**

Une étoile à atteindre ! J'ai réussi à approcher Noureev bien des années plus tard, quand il dirigeait le Ballet de l'Opéra national de Paris. En 1989, il a vu *Les Noces* et a demandé à me rencontrer. Je vivais un rêve... Il m'a dit franco : « *Je vois beaucoup de choses intéressantes, mais peu de chorégraphes ont le potentiel de diriger des groupes.* » Il est mort peu après. Brigitte Lefèvre a pris le relais et, en 1994, j'ai pu créer *Le Parc* avec le Ballet de l'Opéra.

**Dès la création de votre compagnie, vous avez fait d'une vie de troupe l'objectif suprême. Pourquoi ?**

Cela vient des Ballets russes, qui ont marqué la scène parisienne au début du siècle dernier. Je nourris une vraie passion à leur égard et leur ai rendu hommage en montant *Les Noces* dès cette époque-là, avant *Parade* et *Le Spectre de la rose*... Ils sont pour moi la première grande compagnie de danse contemporaine, parce qu'ils ont travaillé de la même manière que nous le faisons au début des années 1980. En sollicitant un plasticien inconnu (Picasso) et de jeunes compositeurs (Stravinsky, Poulenc), Diaghilev a eu le génie de convier des auteurs vivants à ses créations, de défendre un art contemporain.

**Vous avez signé quarante-huit pièces, avez-vous le sentiment d'un accomplissement ?**

Non ! Car je suis tarabulé par l'aspect éphémère de la danse. Dès le début, j'ai défendu l'idée de sa transcription, et on me regardait de travers. Certains affirmèrent que noter la danse la figerait. »

## À VOIR

**La Stravaganza/ Spectral Evidence**, du 1<sup>er</sup> au 4 juillet et du 10 au 12 septembre, au Pavillon Noir, Aix-en-Provence.  
**Retour à Berratham**, du 17 au 25 juillet, au Festival d'Avignon, Cour d'honneur ; du 17 au 19 sept., à Aix-en-Provence ; du 29 septembre au 23 octobre, au Théâtre national de Chaillot, Paris 16<sup>e</sup>.



**1957**

Naissance  
à Sucy-en-Brie.

**1982-1984**

Danseur chez  
Dominique  
Bagouet.

**1985**

Création  
de la Compagnie  
Preljocaj  
à Champigny-  
sur-Marne.

**1989**

Fondation  
du Centre  
chorégraphique  
national du  
Val-de-Marne.

**1994**

*Le Parc*

**1996**

Fondation  
du Ballet Preljocaj  
à Aix-en-Provence.

**2008**

*Blanche-Neige.*

**2004-2014**

*Empty Moves I, II, III.*



Retour à Berratham, sa dernière création, s'empare du thème de la guerre.

» Une aberration ! Comme si les partitions figeaient la musique, alors que, bien au contraire, elles la libèrent puisqu'un musicien au travail sur Beethoven n'en imite pas un autre, mais revient à la source du compositeur pour créer sa propre interprétation. Aujourd'hui, la notation, moins marginale en France, est enseignée au Conservatoire.

**Pourquoi était-ce à ce point un manque ?** La danse en France est un peu amnésique. Or, sans mémoire, on est condamné à rééditer les mêmes choses sans le savoir. La notation permet de reconsidérer ce qui a existé pour pouvoir faire autrement. Il ne s'agit donc pas seulement de conserver. Les compositeurs avec qui j'ai travaillé, comme Bruno Mantovani ou Karlheinz Stockhausen, ont souvent évoqué devant moi la consultation d'archives pour étudier la structure d'une sonate de Beethoven ou celle d'un quatuor de Berg. Cela leur permet d'avancer, d'aller au-delà. Je fais le même usage de la notation. Tout ce que j'essaie est retranscrit sans états d'âme pendant mes répétitions, le bien comme le moins bien. J'ai même créé un poste de « choréologue » pour cela. Cet outil est un choix de vie artistique.

Cela vous aide-t-il à reprendre *Roméo et Juliette*, vingt-cinq ans après sa création ? La pièce n'a pas été dansée depuis longtemps, donc je retourne aux sources. Mais seuls les interprètes vont la réactualiser et lui apporter une nouvelle strate, car les œuvres s'enrichissent comme des mille-feuilles au fil de leurs versions. Si *Daphnis et Chloé*, le ballet composé par Ravel et chorégraphié à l'origine pour les Ballets russes par Fokine, est si fort, c'est parce qu'il a été beaucoup dansé depuis Nijinski, en 1912... A l'occasion de ce trentième anniversaire, je réunis pour la première fois mes pièces composées pour le New York City Ballet (*La Stravaganza*, en 1994, et *Spectral Evidence*, en 2014). Mon expérience y fut celle d'un comptoir d'échanges (je te donne mon tissu, tu me donnes tes épices) appliqué à l'écriture chorégraphique.

Je voyais là-bas la virtuosité à l'œuvre dans les entraînements comme dans les spectacles du soir. Une technique classique très forte, inspirée par George Balanchine (1904-1983), fondateur du ballet héritier de la tradition russe, mêlée à l'influence de la tap dance américaine et à celle de Broadway où le codirecteur du New York City Ballet, Jerome Robbins, a aussi beaucoup chorégraphié. D'où ce travail du bas de jambes, rapide à l'extrême et très rythmique. Cette vivacité athlétique a sans doute eu sur moi une influence souterraine.

**Quelle comparaison faites-vous entre la compagnie de Balanchine et celle de l'Opéra de Paris ?** Voyez comme deux compagnies « classiques » peuvent être aussi différentes qu'un ballet et une troupe contemporaine ! Balanchine a dépouillé le langage classique à l'extrême et inventé le néoclassique. Le Ballet de l'Opéra de Paris reste l'héritier de la tradition de Louis XIV. Un style très pur, aérien, élégant, que j'aime beaucoup. La culture physique y est aussi tout autre : de la virtuosité, mais distancée.

**A voir Le Parc, pourrait-on vous définir vous aussi comme néoclassique ?** Non ! Mais le vocabulaire classique a toujours été présent en moi, même s'il était rejeté au début des années 1980 par le milieu de la danse contemporaine. Quand on travaille en réaction, on n'est pas dans la création. Or la danse classique est un merveilleux outil pour aiguïser le corps et le rendre performant. L'étape suivante est de savoir à quelles fins. A voir l'œuvre accomplie par William Forsythe à partir du matériau classique, sa légitimité saute aux yeux ! C'est toujours le mariage des influences qui crée un style. J'ai découvert la danse contemporaine avec Karin Waehner (héritière de Mary Wigman et de l'expressionnisme allemand). Et, en 1980, je suis parti suivre à New York les cours de Merce Cunningham. Un choc. Beaucoup d'idées ont alors volé en éclats sur la nature de la représentation, la grâce, l'interprétation... Dans le classique ou chez Karin Waehner, j'avais un espace où je pouvais tenter moi-même quelque chose. Chez Cunningham, la virtuosité requise est telle qu'on n'a guère le temps de s'interroger sur ce que l'on représente. Je le répète souvent aux danseurs : « Ne montrez pas, faites. » Voir un danseur occupé à aller au bout de son mouvement est plus fort que de le voir en faire la démonstration.

**On peut reprocher à Cunningham de prendre ses danseurs pour des instruments...** J'entends souvent cette critique et m'y oppose. Pour moi, la danse réellement abstraite n'existe pas. Quand on voit de très loin quelqu'un marcher dans la rue, ne le reconnaît-on pas ? Le corps raconte l'histoire et la personnalité de l'être qui l'habite. L'individu transpire toujours dans sa danse. Voilà pourquoi le geste parfait reste humain.

**Vous vous glissez souvent au cœur du plateau pendant les répétitions...** Diriger un danseur, c'est savoir qui est là. Saisir comment son corps va habiter un mouvement, même écrit avec précision. Dans un duo à l'unisson exécuté avec rigueur, on continue à voir une différence entre les deux interprètes. Je n'ai donc peur ni de la rigueur, ni de la précision, ni de la virtuosité, même »

**« Je le répète souvent aux danseurs :  
“Ne montrez pas, faites.” Voir  
un danseur aller au bout de son  
mouvement est plus fort que de  
le voir en faire la démonstration. »**

» si tout cela n'est pas en vogue dans le sérail de la danse contemporaine. La fragilité en tant que telle ne m'intéresse pas si elle n'est pas contrecarrée par la puissance. Le danseur ne doit pas être en dessous de ce qu'il est. Une fois qu'il a trouvé son amplitude, s'il révèle alors de la fragilité, cela devient... de la grâce. Et dans cette faille passe la lumière...

**N'est-ce pas Dominique Bagouet (1951-1992), le génial pionnier des années 1980, qui vous a fait chorégraphie ?**

Il m'a adoubé ! Danseur dans sa compagnie après mes années de formation, j'avais ce désir de créer mais je ne me l'autorisais pas. Il m'y a encouragé. J'ai surtout beaucoup appris quand je suis devenu en 1983 son assistant artistique sur son premier solo, *f. et stein...*

Comme œil extérieur, je le pouvais dans ses propres désirs et ses retranchements. J'ai assisté à l'éclosion de cette danse viscérale et magnifique. Dominique était un artiste puissant et fragile, à l'image de ce que je viens d'évoquer... Il m'a aidé à comprendre les tensions de la création : creuser en soi-même, mais rester à l'écoute du monde. Bagouet privilégiait la composition, sa danse dansait énormément.

**On voyait également en lui un « baroque contemporain ». Chez vous aussi, il y a ce goût de l'extravagance, du riche, du trop...**

Cela me va bien ! Comme les scientifiques, j'ai besoin de deux pôles dans mon travail : la recherche fondamentale et la recherche appliquée. *Empty Moves*, cycle créé sur dix ans à partir de la partition sonore de John Cage, est radical : une pure expérience de « laboratoire » ! Quand je travaille sur Stockhausen, mes questions dans le studio participent de la physique : vitesse, poids, énergie, temps et espace. Mais si je crée *Roméo et Juliette* ou *Blanche-Neige* avec des costumes de Jean Paul Gaultier, cela raconte une histoire. Pourtant, chorégrapheur *Blanche-Neige* sans être passé un jour par le travail de recherche aurait donné un autre résultat. Même dans les pièces narratives, la danse peut tenir par elle-même.

**Qu'est-ce que l'écriture chorégraphique ?**

L'expression d'un langage articulé comme un autre avec lequel on peut composer, c'est-à-dire « poser ensemble » un vocabulaire de mouvements, en poussant la forme le plus loin possible... Je compare ça à l'« *artisanat furieux* » dont parle René Char à propos de la poésie. L'artisanat pour la méticulosité et la *furia* pour la passion poétique.

**Pourquoi évoquer le thème de la guerre au prochain Festival d'Avignon ?**

Pourquoi Picasso a-t-il peint *Guernica* ? L'art s'appuie sur le monde, et la violence du monde pénètre l'art en retour. Cela serait honteux et pas tenable d'un point de vue éthique que la danse ne s'en empare pas, d'autant que le corps est le lieu par excellence où s'abat cette violence.

**Laurent Mauvignier a écrit le livret de *Retour à Berratham*...**

La commande précise était : « Invente-moi une “tragédie épique”. » Il a réussi un bel ovni théâtral, une sorte de récit pour la parole.

**Avec trois comédiens pour le défendre, le texte semble en majesté cette fois. Vous n'avez donc plus confiance en la danse ?**

Il n'y a pas davantage de texte que dans *Ce que j'appelle oublié*, inspiré par le même Laurent Mauvignier. Et je n'ai pas non plus décidé de convoquer la littérature dans toutes mes créations. Cette source d'inspiration revient par vague tous les cinq à dix ans. J'ai convié Pascal Quignard pour *L'Anoure* en 1995, et continué en 2009 avec *Le Funambule*,

de Jean Genet, que j'ai décidé d'interpréter en solo. Je ne trahis pas la danse, je lui accorde toute ma confiance au contraire. Face aux mots si forts qui pourraient vite prendre toute la place sur scène, elle résistera telle une chambre d'écho. Elle nous permettra de percevoir des sens inaccessibles. Une phrase associée à un mouvement sonne autrement.

**Il y a trente ans, dans *Libération*, vous disiez danser « pour que Lisa lise », en évoquant votre mère...**

Je ne me suis pas levé un matin avec l'idée de danser pour ma maman analphabète. Mais quand le journal m'a posé la question, cette corrélation m'est venue. Elle est toujours vraie. Car le corps est le dernier territoire quand on n'a plus rien. Il est l'ultime moyen

d'expression. Voilà pourquoi j'aime tant le travail des chorégraphes africains – que le Pavillon Noir soutient par beaucoup d'accueils en résidence. Tous témoignent d'un sursaut de créativité malgré des conditions extrêmes. A leur place, je ferais comme eux. Même sans rien, je me débrouillerais, je danserais. Je suis déjà passé par là. L'adversité m'a forgé. La danse a toujours été pour moi un art de combat : contre ma famille qui en rejetait violemment l'idée, contre mes copains de la cité de Champigny qui étaient moqueurs et dénigrants. Dans les années 1960 et 1970, le hip-hop n'existait pas encore et l'idée d'un garçon qui danse était taboue !

**Au plus profond de vous se niche toujours le danseur...**

Je me reconnais dans cette idée nietzschéenne : « *Je ne pourrais croire en un Dieu qui ne saurait danser.* » Je danse tous les jours. Sur le plateau, pendant les répétitions ; le matin, chez moi.

**Remonterez-vous sur un plateau pour un autre solo comme *Le Funambule* ?**

C'était une grande et belle aventure. J'avais 52 ans et je trouvais intéressant de danser son âge, de danser là où on en est : la maturité, la fatigue. Alors la vieillesse, pourquoi pas ? C'est aussi important que de révéler un corps jeune et fougueux. L'erreur serait de vouloir danser autre chose que ce que l'on est ●

L'ART DU DÉSASTRE  
« LA PESTE D'ASDOD »,  
DE NICOLAS POUSSIN



PAGE 2 →

CHEFS-D'ŒUVRE EN PÉRIL  
LE COLISÉE ROMAIN  
À L'ÉPREUVE DU TEMPS



PAGE 6 →

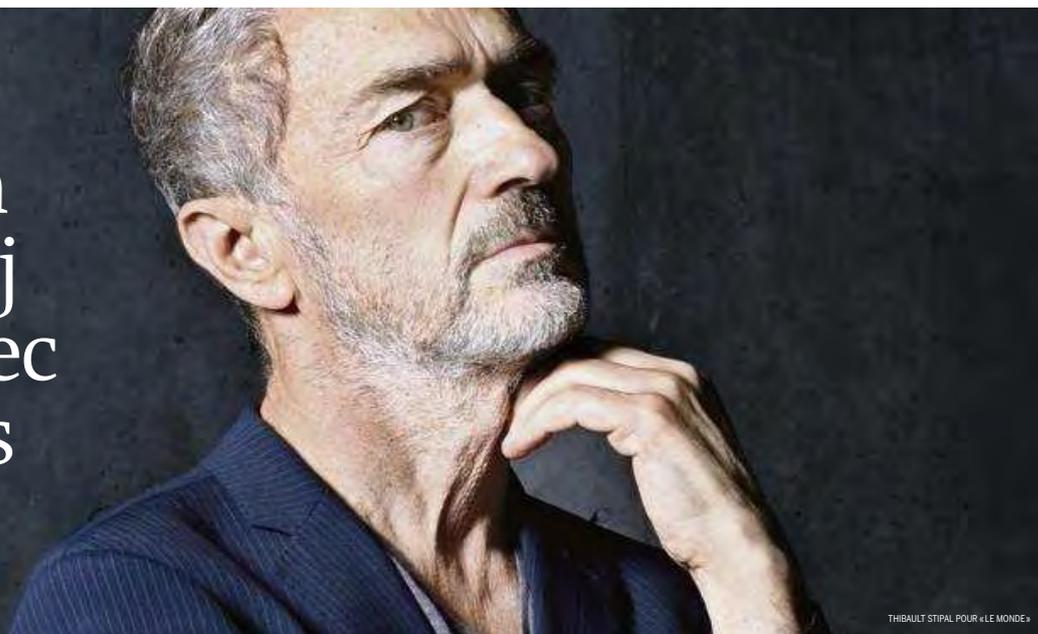
VICES ET VERTUS DES ANIMAUX  
L'ABEILLE,  
INSECTE POLITIQUE



PAGE 7 →

ÉTÉ  
2015

# Angelin Preljocaj danse avec les mots



THIBAUT STIPAL POUR « LE MONDE »

## LE LABORATOIRE DE LA CRÉATION 2 | 7

Le chorégraphe mélange le mouvement et le texte pour donner corps à ses pièces. Nous l'avons rencontré lors des répétitions de « Retour à Berratham », à l'affiche du Festival d'Avignon

ROSITA BOISSEAU

Il a le mollet du randonneur, la silhouette sèche du gars qui a escaladé quelques sommets. Réels (le Kilimandjaro) ou imaginaires (ses parents albanais sont des montagnards des Balkans). Jogging retroussé au-dessus du genou, chaussettes noires, Angelin Preljocaj ne vend pas son profil de danseur clés en main. Sa petite taille émerge plutôt du côté des lutteurs que d'une sculpture de beau mec qui danse, et ça se voit. Comme nombre de chorégraphes contemporains, il s'est taillé une gestuelle à même sa peau d'homme qui fonce à coups de bras qui moulinent, de fentes sèches, de sauts groupés. Avec du martial dans l'allure qui rappelle que la danse est aussi un sport de combat.

Lundi 8 juin, il est 13 heures. Pause macaron dans une salle de réunion du Pavillon noir, à Aix-en-Provence, lieu sublime, noir de béton brut, conçu par l'architecte Rudy Ricciotti. Le patron choppe un gâteau vite fait, pose sur la table un livre tout mou, froissé à force d'être lu, relu, trimballé. Il est couvert d'annotations comme une partition. Souvenir de celle des Noces d'Igor Stravinsky qui ne quittait pas la poche du pantalon de Preljocaj lorsqu'il mit en scène le ballet, devenu l'un de ses succès, en 1989. Talisman, bible, le texte en charpie s'intitule *Retour à Berratham*. Il est signé par l'écrivain Laurent Mauvignier et donne son titre au spectacle actuellement à l'affiche du Festival d'Avignon. « Il ne me quitte pas, glisse le chorégraphe. J'y reviens sans cesse comme un référent, j'inverse parfois des phrases qui me semblent mieux fonctionner autrement... Il est devenu ma musique. Je tiens Laurent au courant de chaque changement. Pas question d'abîmer un diamant cisélé comme le sien. »

Dans le grand studio de répétition, trois

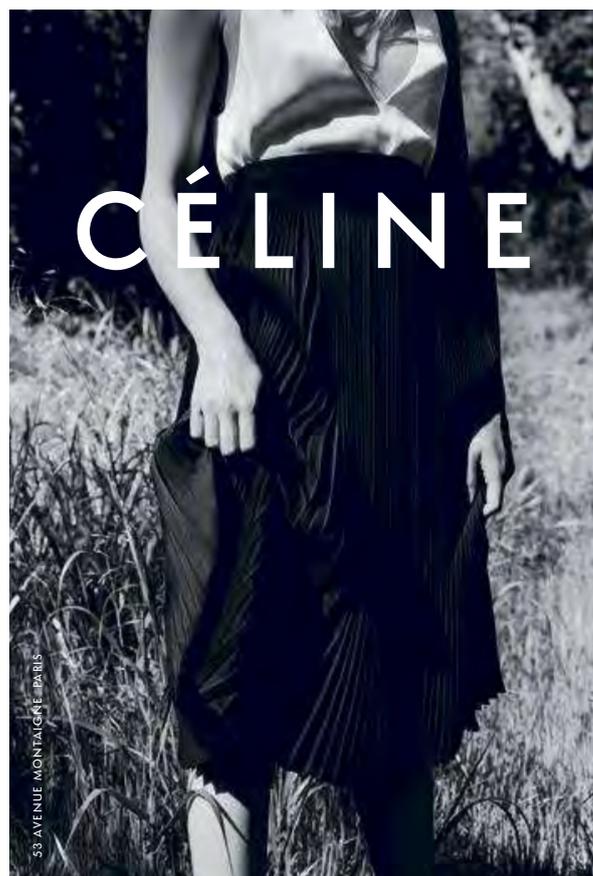
gué. Angelin Preljocaj jette des passerelles. Une rafale de mots – « bombardements, frénésie de ménage, j'aimerais revoir ma chambre... » – les pousse à se serrer les uns contre les autres. Imbroglie, tango à trois. Preljocaj s'intercale. « Ce n'est pas très beau ça, c'est même moche, commente-t-il. Je crois qu'on a déjà eu cette discussion mais il faut monter la jambe plus haut. Ça manque de décision dans le geste, de clarté... » Les interprètes remettent leur métier sous l'œil de Youri Aharon Van den Bosch, assistant et adjoint à la direction artistique. « Angelin a toujours une façon très artisanale de travailler, souligne-t-il. Ce qui est particulier sur ce spectacle, c'est que sa capacité à littéralement faire parler le corps, face à un texte qui est très physique, l'oblige à beaucoup épurer le mouvement. »

*Retour à Berratham* est une entreprise rare dans le contexte de la danse et du spectacle vivant. Deux ans de gestation, quatre mois de studio. La plus longue période a été celle du dialogue entre Angelin Preljocaj et Laurent Mauvignier autour du texte, commande du chorégraphe à l'écrivain. « C'est la Cour d'honneur d'Avignon qui a déterminé cette collaboration, explique le premier. Dès qu'Olivier Py [le directeur du Festival] m'a fait la proposition il y a deux ans et demi de créer une pièce pour ce lieu, j'ai immédiatement pensé à Maurice Béjart, à Pina Bausch, qui y ont dansé. »

LIRE LA SUITE PAGES 4-5

### Du néant à la lumière

Les chemins qui conduisent une œuvre du néant à la lumière sont extrêmement mystérieux. Nous avons demandé à sept artistes de nous faire entrer dans le laboratoire très intime où se trame leur processus de



59 AVENUE MONTAIGNE PARIS

# Manège à trois

Angelin Preljocaj s'est associé à l'écrivain Laurent Mauvignier et au plasticien Adel Abdessemed pour créer sa nouvelle pièce. Le trio tricote une histoire qui croise le parcours du chorégraphe, dont la famille a dû quitter l'Albanie dans les années 1950

SUITE DE LA PAGE 1

« Je me suis aussi souvenu des grands moments théâtraux qui ont marqué la Cour avec les mythes que sont devenus Jean Vilar, Gérard Philippe... poursuit Angelin Preljocaj. Des textes comme celui du Cid de Corneille ont commencé à m'obséder. Je me suis dit que j'avais une sorte de devoir à rendre à la Cour, que je devais réunir le texte et le mouvement. »

Avant d'élire Mauvignier, Preljocaj « tourne » autour des écrivains autrichiens Elfriede Jelinek ou Thomas Bernhard, qui « ressassent et renâclent ». Lui revient en boucle dans la mémoire l'himmense phrase de 60 pages de *Ce que j'appelle oubli*, de Laurent Mauvignier, sur laquelle il a mis en scène un ballet portant le même titre en 2012. Il lui passe commande. « Je me souviens de lui avoir d'abord demandé un truc idiot : une tragédie épique, soit deux choses à l'opposé, s'amuse-t-il. On a commencé à discuter. On a une relation très complice, on se comprend sans se parler. Il s'est reconnu dans mon travail et ses mots me parlent. »

Angelin Preljocaj sort à peine de l'épreuve stylistique d'*Empty Moves*, deux heures de danse non-stop, mécanique gestuelle et précis d'abstraction. Virage à 180 degrés. Le voilà qui repique à une histoire, une vraie, avec un lieu d'action, des personnages, un début, une fin, un sens. Tout son parcours depuis trente ans oscille entre ces deux pôles. Tantôt des pièces d'écriture pure comme *Helikopter* (2001) ou *Near Life Experience* (2003), tantôt des œuvres sous influence narrative telles *Roméo et Juliette* (1990), *Blanche-Neige* (2008). Il a déjà collaboré avec l'écrivain Pascal Quignard pour *L'anoure* (1995), s'est livré en solo pour la première fois de sa carrière dans *Le Funambule* (2009), où il dansait et jouait seul le texte de Jean Genet.

Cette façon de tirer des bords vient de ses multiples apprentissages : danse classique à l'âge de 12 ans dans une petite école de Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne), contemporaine ensuite avec l'Allemande expressionniste Karin Waehner (1926-1999), puis au début des années 1980 auprès de l'Américain Merce Cunningham (1919-2009), maître de l'abstraction. L'un dans l'autre, son écriture, classique dans les ouvertures de pieds, les arabesques, les attitudes, secoue ses assises au gré d'une impatience profonde, d'une envie d'en découdre qui se cherche toujours de nouvelles bagarres esthétiques.

Une histoire donc. Un jeune homme rentre chez lui après la guerre. Il a laissé derrière lui un appartement, des parents et une sœur, une femme aussi. Que reste-t-il de sa vie ? « On s'est d'abord retrouvé dans des bars parisiens, raconte Laurent

Mauvignier. Lui est basé à Aix-en-Provence, moi j'habite Toulouse. Paris est le lieu de nos rencontres. On parlait de la Cour d'honneur, on voyait un double escalier, on évoquait la guerre mais on en avait marre de la guerre. En revanche, l'après-guerre, finalement on en parle peu... On discutait du théâtre et de la "projération", du lyrisme qui est un risque mais très excitant, de la représentation de la violence au théâtre et des limites du supportable... »

Chacun de son côté ensuite, ils détricotent leurs échanges, relisent les tragédies, les textes grecs comme l'*Illiade*, des essais tels *La Violence et le Sacré*, de René Girard (Grasset, 1972), mais encore *Allah n'est pas obligé*, d'Ahmadou Kourouma (Seuil, 2000) sur les enfants-soldats. Mauvignier, lui, hypnotisé par l'idée d'une pièce de théâtre, s'immerge dans celles d'Edward Bond et de Victor Hugo. Il revient le film *La Reine Margot* de Patrice Chéreau. « Et ce sont finalement les retours de guerre, les traces laissées par les conflits, souvent invisibles et pourtant parfois plus violentes que celles des bombes, que l'on a choisi d'évoquer », conclut Preljocaj.

Six mois de réflexion avant que l'écrivain se décide à s'isoler, en juin 2014, dans un petit village à côté de Béziers. « C'était épouvantable, s'exclame-t-il. Je pensais pièce de théâtre, plateau, dialogues... Je me levais le matin, j'allais courir. Je revenais et je tournais autour de mon ordinateur posé sur la table de la cuisine. Je parlais faire du vélo. J'étais complètement angoissé. Je ne pouvais pas renoncer. J'avais accepté le projet sans hésitation et là, soudain, j'avais peur. » Et puis c'est

## « Les mots sont des objets

### et il s'agit d'habiter

### L'espace entre les mots,

### le silence entre les phrases »

ANGELIN PRELJOCAJ  
danseur et chorégraphe

parti. Trois semaines plus tard, il soumet son premier manuscrit à Angelin Preljocaj. Un long ballet d'allers-retours entre les deux hommes s'ensuit. « *Danser les mots me plaît*, poursuit Laurent Mauvignier qui écrit avec des bouchons d'oreilles. Le texte dans son rapport au souffle a à voir avec le mouvement. J'ai par ailleurs un rapport très physique à l'écriture. » Il se souvient de la sensation inouïe qui l'a saisi lorsqu'il a assisté pour la première fois à une représentation du ballet *Ce que j'appelle oubli* : « J'ai eu l'impression que les spectateurs étaient en train de regarder dans mon cerveau. »

Parallèlement, Angelin Preljocaj, déjà lésé du manuscrit, fait appel pour la scénographie au plasticien Adel Abdesse-

med, l'homme de la sculpture représentant le coup de tête de Zidane à Materazzi lors de la finale du Mondial de football en 2006. Ce 20 juin, dans son atelier parisien, il se plante devant une maquette du décor, s'amuse encore de sa surprise lors du coup de fil de Preljocaj. « C'était une voix masculine que je ne connaissais pas, commente-t-il. Je ne savais pas qui était cet homme. Ma femme Julie m'a glissé qu'il était "très bien". Je lui ai dit : "Voyons-nous. Je ne sais pas si je suis capable de faire ça mais si je le sens..." » Deux semaines après le rendez-vous, Abdessemed, qui sera l'artiste emblématique de la prochaine édition du Festival d'Avignon dont il signera l'affiche, se dit partant. Il apprécie « le texte très brechtien » de Mauvignier. Il relit *Mère Courage* de Brecht dans la foulée. Il cite aussi Nietzsche, Dante du côté des enfers, Monstros Desiderio pour les ruines...

Il évoque d'emblée un élément de la vie de Preljocaj relaté par l'écrivain Ismail Kadaré dans l'autobiographie qu'il a consacré au chorégraphe. « Sa mère a traversé les montagnes d'Albanie alors qu'elle était enceinte de lui, souffle-t-il. Ça m'a beaucoup marqué. Quant au thème de la guerre, on retrouve toujours les mêmes éléments... » Il mentionne les voitures brûlées, le fil barbelé, les sacs-poubelles... Une statue devait se dresser au centre d'une place sur le plateau. Elle a été remplacée par un morceau d'étoile qui sera incrusté sur les murailles de la Cour d'honneur. « Les sacs peuvent contenir des déchets humains par exemple, murmure-t-il en s'adressant à son directeur de studio Mathieu Cénac. Tiens, il faudrait qu'ils ne soient pas tous identiques comme nous l'avons fait. Il faut les changer. »

« Chacun de nous trois a une approche particulière de cette collaboration, souligne Preljocaj. Avec Adel, je partage un côté nomade, un questionnement sur le territoire en tant que première génération d'immigrés. Avec Mauvignier, qui est français de souche, j'ai le sentiment qu'à l'adolescence nous avons vécu des moments similaires de doute et d'errance. » Paradoxalement, Abdessemed et Mauvignier ne se sont croisés qu'une seule fois, lors d'une rencontre de présentation à la Fondation BNP Paribas. « C'est avec Angelin que nous parlons chacun de notre côté », précise l'écrivain.

Entre Preljocaj et Mauvignier, le dialogue est constant. Deux semaines avant la première, le texte, qui était parti pour durer six heures, a encore subi des changements. « Il y avait cette idée d'épopée que je tenais à conserver, se souvient Angelin Preljocaj. Les narrateurs sont en réalité des personnages morts qui racontent ce qui a eu lieu et ce qui va se passer en même temps. » Le chorégraphe adore les mots. Cauchemar d'un gamain qui parlait albanais à la maison, « n'était pas très bon à l'école » et dont les parents étaient analphabètes. Il parle une langue choisie, sensuelle, écrit ses présentations de textes avec précision. « J'aime bien écrire,

même si je suis très laborieux, précise-t-il. Donner une forme aux phrases prend beaucoup de temps. Je me sentais timide, frileux pourtant avec le texte. » Pas étonnant qu'il soit aussi passionné par la notation de la danse. Il est le seul parmi les directeurs de centre chorégraphique à collaborer avec une notatrice, Dany Lévêque. Jamais bien loin, elle arbore un tee-shirt albanais : deux aigles dos à dos. Preljocaj, rêveur : « Je suis comme ça finalement, je me coupe en deux. »

Pas de meilleure formule pour exprimer sa double tâche de chorégraphe et metteur en scène pour *Retour à Berratham*. « C'est pas facile, y a plein de monde, plein d'événements », glisse le chorégraphe qui ne se soucie pas d'intégrer des catégories comme celles de la « danse-théâtre » façon Pina Bausch ou du théâtre dansé. « Je travaille les corps dans un double mouvement entre gestes et textes. J'écris les deux en même temps. » Il s'inquiète : « Les mots sont des objets et il s'agit d'habiter l'espace entre les mots, le silence entre les phrases. Il faut trouver un équilibre entre ce qui est dit, ce qui se voit, ce qui s'exprime sans que ce soit redondant. »

Ce spectacle est l'occasion d'un échange de bons procédés entre les interprètes. « J'avais envie que soudain un danseur s'arrête et s'empare d'une phrase, précise Preljocaj. Et, de la même manière, qu'un acteur s'inscrive dans le mouvement. » Envie de mélanger les cartes. « C'est étrange car lorsque j'ai commencé à danser pour Angelin en 1997, j'improvisais en map-



**Angelin Preljocaj, au Pavillon noir, à Aix-en-Provence, où il a installé sa compagnie en 2006.**

TIBHULT STIPAL  
POUR « LE MONDE »

*puyant sur des mots car j'ai toujours aimé le texte, et il n'appréciait pas ça, se souvient Barbara Sarreau, pionnière de la Compagnie Preljocaj qui fête ses 30 ans cette année. Du coup, je suis très heureuse qu'il ait fait appel à moi pour ce spectacle où je me régale, même si j'ai peu de phrases à dire.» «Les danseurs sont souvent considérés comme des anges qui ne parlent pas, ajoute le comédien Niels Schneider qui a joué dans les films de Xavier Dolan. Sur le plateau, je suis très à l'écoute de leur interprétation. En tant que comédien, je me sens moins en sécurité que dans une mise en scène classique mais c'est excitant. Ici, c'est comme un chaos qui s'organise. Personnellement, j'ai beaucoup de plaisir à danser. Il y a un rapport à l'espace qui me plaît naturellement.»*

**Berratham** : le nom de cette ville imaginaire en fait résonner d'autres, Bethléem par exemple. En réalité, Laurent Mauvignier l'a inventée après une conversation avec des amis. «Ils parlaient d'une ville nommée Bétharram, située près de Tarbes. J'ai commencé à mâcher Bétharram, et c'est devenu Berratham.» Hasard de l'inspiration, Preljocaj s'étonne que le nom ressemble à celui du village de sa famille, Beran, dans le Monténégro où, enfant, il passait ses vacances. Vases communicants de l'inconscient qui remplit à ras bord *Retour à Berratham*. ■

ROSTA BOISSEAU

Prochain article : le photographe Patrick Faigenbaum.

## « Convoquer le corps permet d'échapper au texte »

**L**aurent Cazanave avait joué dans *Ce que j'appelle oublié*, chorégraphié en 2012 par Angelin Preljocaj d'après le roman de Laurent Mauvignier. Passé par l'École du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, ce jeune comédien, qui a collaboré avec Christophe Bergon et Claude Régy, rempile pour *Retour à Berratham*.

**Quelle est la particularité de ce spectacle ?**

*Retour à Berratham* est la suite logique de *Ce que j'appelle oublié*. Dans cette pièce, j'étais le seul comédien sur scène. Là, il y a plus de danseurs – ils sont onze sur le plateau – et deux acteurs avec moi. Les énergies sont donc très différentes.

Par ailleurs, le texte de *Retour à Berratham* est plus difficile, plus complexe que le précédent. Ce qui est formidable, c'est qu'il a été écrit pour nous. C'est très rare qu'un auteur travaille en direct pour et avec une troupe. Laurent Mauvignier passe d'ailleurs souvent assister aux répétitions. Angelin et lui ont la même vision et c'est donc très agréable, très

simple de discuter avec lui. Nous n'avons par ailleurs pas de rôles identifiés. Nous sommes des voix, tenons le fil rouge de la pièce.

**En quoi la méthode de travail d'Angelin Preljocaj est-elle différente de celle de metteurs en scène de théâtre ?**

Il n'y a d'abord eu aucun travail à la table comme on le fait très souvent au théâtre. On a démarré directement en studio. Le processus de recherche avec Angelin mélange danse et théâtre en se concentrant sur le rythme des mots. Il parle aussi beaucoup du mouvement et de l'espace, de la résistance à l'air. C'est passionnant mais assez difficile au premier abord. Il a des idées, des intuitions, une intelligence sensible du texte. Il teste énormément de choses. Il est très à l'écoute, nous laisse libres de faire des propositions et prend ensuite des décisions. Il dit souvent qu'une idée est comme un fruit. Si elle est mauvaise, elle tombe toute seule. Bonne, en revanche, elle mûrit et tient le coup. La chorégraphie s'appuie beaucoup sur le texte qui est pris

énormément en charge par la danse. On coupe alors certains passages et on gagne du temps.

**Quelle relation existe-t-il entre vous et les danseurs ?**

Il n'y a aucune distinction entre nous. Nous avons commencé à répéter ensemble et nous restons tous dans le studio. Nous nous aidons beaucoup les uns les autres. Lorsque l'un d'entre nous a une faiblesse, qui sur la danse, qui sur le texte, nous travaillons les uns avec les autres. Je ne suis pas forcément très à l'aise avec le mouvement par rapport à ceux qui vont très vite, et je discute beaucoup pour progresser et me corriger. La chorégraphie d'Angelin est d'une grande précision dans l'espace, et cette conscience de l'espace me passionne.

**Quel rapport au corps particulier ce spectacle exige-t-il de vous ?**

Nous parlons évidemment beaucoup du corps et personnellement, je trouve ça très intéressant au regard d'autres collaborations. Prendre le texte comme quelque chose de physique et non de mental, le faire danser

– dans un contexte de haut niveau chorégraphique – permet d'apprendre des choses uniques. Convoquer le corps permet aussi d'échapper au texte comme objet intellectuel ou littéraire. Il devient organique, un mot qu'utilise souvent Angelin.

**Avez-vous eu des difficultés pour vous mettre à danser ?**

Danser pour moi n'est pas simple. Déjà, l'acteur et le danseur n'ont pas les mêmes mécanismes de respiration. Il faut donc réapprendre à respirer dans le mouvement. Il faut aussi avoir le cardio et l'endurance. Le style d'Angelin est rapide. Lorsque les danseurs apprennent quatre enchaînements, j'ai à peine le temps d'en saisir un. Ce travail m'a fait prendre conscience de mon corps et permis de mettre le doigt sur des façons de fonctionner, sur des tensions en particulier, que j'avais en jouant. Je les ai détectées et je sais maintenant les reconnaître, soit pour travailler avec, soit pour les résoudre éventuellement. Danser m'a permis de débloquer certaines choses. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR R. BU



# les revenants

Sur un texte de Laurent Mauvignier, **Angelin Preljocaj** construit une architecture de corps et d'âmes meurtris par la guerre. Travaillée au CCN d'Aix-en-Provence, dont le chorégraphe est directeur, *Retour à Berratham* est une "tragédie épique", où se confrontent l'amour et la violence, les fantômes et la paix retrouvée. Visite au rythme des répétitions. par **Philippe Noisette**

**D**ans un studio de répétition entre ciel et terre, les mots de Laurent Mauvignier résonnent, se cognent aux parois de verre, circulent entre les danseurs.

Nous sommes à quelques semaines de la création de *Retour à Berratham* d'Angelin Preljocaj. Le chorégraphe a commandé à l'écrivain un texte qui sera l'ossature du spectacle. Une histoire de guerre, et de paix, de fantômes et d'amour. *"J'avais demandé à Laurent une tragédie épique. Ce qui est du domaine de l'impossible ! Il s'agit de deux formes opposées. L'une, la tragédie avec ses dialogues, l'autre, l'épopée où est raconté ce qui se passe. Dès lors, l'idée est que les acteurs s'emparent du mouvement, le dérobent. Et qu'à l'inverse, les danseurs attrapent une phrase. Je travaille sur une hybridation qui peut encore évoluer."*

Preljocaj avait "rencontré" Mauvignier le temps d'une création, *Ce que j'appelle oublié*, en 2012, d'après le texte de l'écrivain. Il s'appuyait alors sur un matériau existant. *"D'une certaine façon, il y a une continuité entre les deux. Sur Retour à Berratham, nous sommes dans la recherche, on redistribue le texte, on réfléchit tous ensemble par rapport à ce que propose Angelin"*, résume l'acteur Laurent Cazanave, révélé chez Claude Régy, et qui retrouve le Ballet Preljocaj pour la deuxième fois.

**Sous nos yeux, dans le grand studio du Pavillon noir** d'Aix-en-Provence, les interprètes se partagent le plateau. La patte Preljocaj se niche dans ces détails : une main dans le dos que le partenaire vient saisir, un tête-à-tête qui ne finit pas, une figure retournée ou cette danse aux accents folkloriques avec délicats effets de bassin. *"On écoute les mouvements, cela conditionne la manière de raconter l'histoire"*, dit Niels Schneider qui, passant du cinéma au théâtre, se trouve pour la première fois confronté à la danse. Il sera d'ailleurs du premier film coréalisé par Angelin Preljocaj d'après la BD de Bastien Vivès, *Polina*, face à Juliette Binoche. ▶

Angelin Preljocaj a fait appel à l'incandescent Adel Abdessemed pour son décor, ici à l'état de maquette

Photo: Marc Durangi, courtesy Adel Abdessemed/AGAP

Angelin Preljocaj ne se contente pas de dire sa gestuelle, il montre à l'équipe les pas, les figures. "On est assez loin des metteurs en scène qui proposent quelque chose sans l'essayer sur le plateau", s'amuse Cazanave. Virginie Caussin, magnifique danseuse de la compagnie depuis 2006, confirme les bonnes dispositions du maître des lieux : "Angelin est assez égal dans ses humeurs. Sauf peut-être dans la dernière ligne droite. Mais il aime aussi travailler dans l'urgence. Il y a toujours une nouvelle énergie qui gagne la troupe dans les derniers jours."

Cette matinée-là, tout semble apaisé dans l'espace lumineux avec vue sur la ville alors même que les mots évoquent des lendemains de guerre qui déchantent. "Le texte est assez percutant, on se sent concerné", affirme Virginie. "Le récit de Laurent Mauvignier parle de conflits, mais aussi de l'amour après la guerre. De comment se reconstruire. Dans mon esprit, cela résonne d'une certaine façon avec les événements de janvier", ajoute Cazanave. Pour Niels Schneider, "il est question de dignité bousculée".

Le chorégraphe espère que le phrasé du mouvement trouvera sa complémentarité avec le phrasé du texte. "J'ai du mal à parler de danse-théâtre ou d'oratorio. Je veux que les corps s'immiscent entre les mots." Il est question pour Preljocaj de dissonance et de concordance. Et, surtout, de ne pas tomber dans la "pantomime".

La compagnie reprend pour la dixième fois une séquence entre virtuosité et détachement. "Une manière de travail assez inédite. On peut passer trois heures sur deux phrases", lâche Cazanave sans que l'on décèle dans son commentaire la moindre impatience. Aux acteurs – trois sur scène – de garder cette liberté de jeu, loin des effets mécaniques.

Sur le tapis de danse, on a délimité la taille du plateau de la cour d'Honneur du palais des Papes. Dans un coin, des sacs noirs sont empilés, un grillage est posé de l'autre côté. Des éléments du décor imaginé par l'artiste Adel Abdessemed, qui vient rejoindre la longue liste des collaborateurs prestigieux d'Angelin Preljocaj :



par Claude Cahen

Répétitions de la troupe au Pavillon noir

Air, Fabrice Hyber, Jean Paul Gaultier, Azzedine Alaïa, Claude Lévêque. Mais *Retour à Berratham* n'a rien du conte de fées. La danse, ici, dit un monde troublé.

"Quelle est la place de l'artiste dans la société aujourd'hui ?", se demande Angelin Preljocaj. *Le Pavillon noir* est un espace à la fois radical et transparent. Je veux que les gens puissent voir ce qui s'y passe. De la même façon, nous avons créé à Aix un groupe, le *Guid*, le *Groupe urbain d'intervention dansée*, avec lequel nous allons dans les lycées, les prisons pour montrer la danse autrement. Je crois que c'est l'une des plus belles initiatives du Ballet Preljocaj. Il y a derrière ce projet l'idée que la culture puisse changer les choses. Ou essayer."

**"le récit de Laurent Mauvignier parle de conflits... De comment se reconstruire après. Dans mon esprit, cela résonne d'une certaine façon avec les événements de janvier"**

Laurent Cazanave, acteur

Les répétitions reprennent : un groupe de danseuses fait face au miroir. Le soleil dessine des ombres en mouvement. Le travail des bras s'accélère. Jusqu'à l'épuisement.

Angelin Preljocaj réclame une autre "prise"... Après, on passera à quelque chose de différent, "sinon, vous allez avoir les épaules en compote demain". D'un doigt, il relance la bande-son sur une tablette. Au sol, Niels Schneider regarde la scène. Le geste, ici, suggère les états de chaque protagoniste : le jeune homme revenu de la guerre, la femme qu'il veut récupérer, un vendeur d'armes, sans oublier ce cœur de morts. L'écriture du chorégraphe est ciselée, il corrige encore et encore un passage, un porté. Parfois, il s'y perd.

Nicolas Zemmour, un des danseurs, vient à la rescousse pour "finir" un mouvement appris la veille. Preljocaj nous parle de scènes "qui disparaîtront peut-être d'ici la première".

Finissant par oublier notre présence, il exhorte les solistes à utiliser l'énergie du mouvement qu'ils sont en train d'exécuter pour construire le suivant. Une architecture des corps qui se dévoile en temps réel. Demain, il faudra tout rebâtir jusqu'à ce que l'évidence de la chorégraphie s'impose. "Un rayon qui tranche." "Les filles, je trouve que vous manquez vraiment de mystère !" "On est presque dans du hip-hop." Régulièrement, Preljocaj encourage à sa façon les membres de sa troupe. Puis revient à la danse et au texte, à ce qui se trame, peut-être, dans sa tête. "Les deux disciplines sont à égalité sur le plateau. Les énergies sont différentes, on se sent presque faire partie d'un orchestre. Il y a les vents, les cordes", reprend Laurent Cazanave.

Preljo – son surnom – en chef de chœur ? Belle idée. Même si, pour l'occasion, c'est une formation réduite d'à peine une quinzaine d'interprètes – format orchestre de chambre pour filer la métaphore musicale. Et encore.

**"j'ai du mal à parler de danse-théâtre ou d'oratorio. Je veux que les corps s'immiscent entre les mots"**

Angelin Preljocaj, chorégraphe

Il faut imaginer l'ensemble affrontant la cour d'Honneur, ses revenants célèbres, son vent. Sans oublier quelque 2000 spectateurs chaque soir. "C'est une chance énorme à nos âges", déclare Cazanave. "Je suis allé voir sur place, sentir les lieux", reprend Schneider. Tous parlent d'un challenge. "Plus excitant qu'autre chose", pour Virginie Caussin.

Pour Angelin Preljocaj, ce rendez-vous estival lancera les "célébrations" des 30 ans de sa compagnie. Il aura épuisé toutes les formes chorégraphiques, créant pour des institutions (le Ballet de l'Opéra de Paris ou de Lyon, le Bolchoï ou le New York City Ballet), abordant des pièces populaires comme *Blanche-Neige* ou *Roméo et Juliette*, imposant Stockhausen ou Laurent Garnier à son public.

L'image de Preljo est-elle brouillée pour autant ? Il revendique cet éclectisme qui ne lui vaut pas que des admirateurs. *Retour à Berratham*, le texte, l'a ébranlé. On le croit volontiers. "Je t'aurais reconnu de toute façon, parce que tu habites au plus intime de ce qui me fait souffrir", dit un des personnages de Laurent Mauvignier. Pour Angelin Preljocaj, chacune de ses créations "ressemble aux danseurs qui les ont traversées". Et peut-être un peu à lui aussi. ■

**RETOUR À BERRATHAM**

chorégraphie Angelin Preljocaj, texte de Laurent Mauvignier du 17 au 25 juillet (relâche le 21) à 22h, cour d'Honneur du palais des Papes

et aussi dans le cadre des Ateliers de la pensée, dialogue avec Angelin Preljocaj et son équipe, le 20 juillet à 17 h 30, site Louis-Pasteur de l'université - Fictions France Culture Laurent Mauvignier, pages arrachées, le 15 juillet à 20 h, Musée Calvet